



PRÆTERITI LUMINE, FUTURUM PARARE

Le Gilbertin



Bulletin publié par l'Association des familles Gilbert

Volume 1 numéro 2, novembre 2014



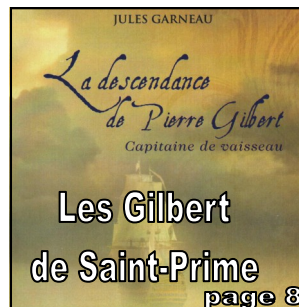
Etienne scieur de long
page 6



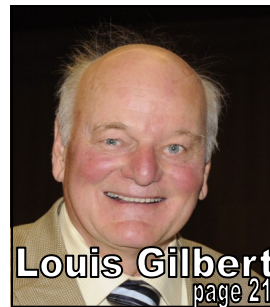
Déjeuner-conférence
page 24



Le retour à la terre
page 4



**Les Gilbert
de Saint-Prime**
page 8



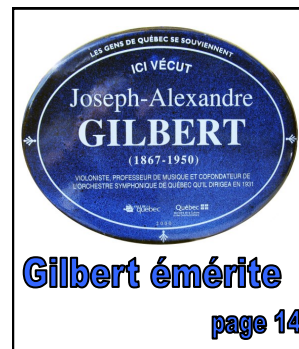
Louis Gilbert
page 21



**Remplacement
des deux cèdres**
page 19



Les leçons de Blanche
page 10



Gilbert émérite
page 14



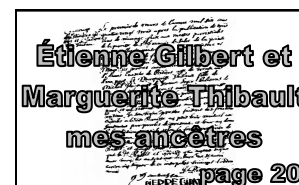
**Hommage à
Marguerite Thibault**
page 15



**Visites à
domicile**
page 18



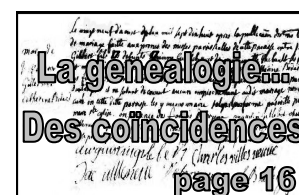
**Entrevue avec
Marie Gilbert**
page 22



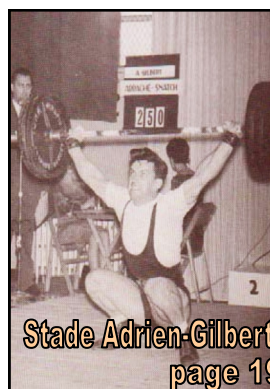
**Étienne Gilbert et
Marguerite Thibault
mes ancêtres**
page 20



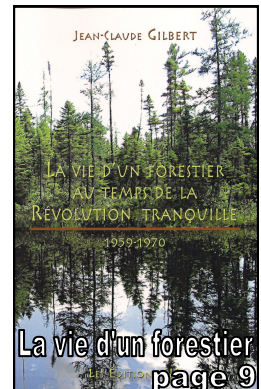
Le bûcheron d'autrefois
page 12



**La généalogie
Des coïncidences**
page 16



Stade Adrien-Gilbert
page 19



La vie d'un forestier
page 9

Sommaire

Mot du président.....	3
Le retour à la terre.....	4
Étienne Gilbert, scieur de long.....	6
Jules Garneau remonte aux origines des Gilbert de Saint-Prime	8
La vie d'un forestier au temps de la révolution tranquille	9
Les leçons de Blanche	10
Le bûcheron d'autrefois	12
Joseph-Alexandre Gilbert	14
Marguerite Thibault	15
La généalogie... Des coïncidences	16
Visites à domicile	18
Stade Adrien-Gilbert	19
Remplacement des deux cèdres du mémorial	19
Étienne Gilbert et Marguerite Thibault, mes ancêtres	20
Louis Gilbert	21
Entrevue avec Marie-André Gilbert	22
Déjeuner-conférence	24

Association des familles Gilbert

L'Association des familles Gilbert est un organisme à but non lucratif, constitué en vertu de la Loi sur les compagnies. L'Association est membre de la Fédération des associations de familles du Québec.

Conseil d'administration

Jean-Claude Gilbert, président
Charlotte Gilbert Delisle, secrétaire
Denis Gilbert, trésorier
Guy Gilbert, administrateur
Michel Gilbert, administrateur
Yves Gilbert, administrateur

Le Gilbertin

Le Gilbertin est le bulletin de liaison de l'Association des familles Gilbert. Il est publié deux fois l'an et distribué gratuitement aux membres par la poste.

L'Association des familles Gilbert se réserve le droit de corriger, au besoin, la qualité de la langue et l'exactitude de la syntaxe tout en respectant le style propre de l'auteur. L'Association communiquera avec l'auteur si elle apporte des corrections significatives, identifie qu'une partie du texte devrait être retirée, modifiée ou ne peut être publiée.

Les auteurs des articles conservent l'entière responsabilité du contenu de leur texte et de leurs opinions.

Adresse postale

Association des familles Gilbert
Case postale 10090
Succursale Sainte-Foy
Québec (Québec) G1V 4C6

Site Internet

www.famillesgilbert.com

Visitez notre site internet...



... et donnez-nous votre appréciation !

Adresse de courriel

info@famillesgilbert.com

Dépôt légal

Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec

Mot du président

Le recrutement de membres

Au début de l'été, nous avons planifié et lancé une campagne de recrutement de membres en nous fixant comme objectif, pour l'année 2014-2015, l'adhésion de 50 membres. Comme outil de promotion, nous avons rédigé et édité notre premier bulletin de liaison "*Le Gilbertin*" et nous l'avons fait parvenir à tous les Gilbert dont nous avons l'adresse postale ou électronique.

Cette opération a été un succès et une belle réussite. En l'espace de quelques mois, notre association de familles a pris son envol et est devenue une belle aventure collective. C'est avec fierté et une grande satisfaction que nous vous annonçons aujourd'hui que nous avons dépassé l'objectif fixé au départ: notre association de familles regroupe maintenant 58 personnes provenant de différentes régions du Québec. C'est une étape significative et porteuse de succès futurs pour notre organisation. Au nom du Conseil d'administration ainsi qu'en mon nom personnel, je tiens à remercier tous celles et ceux qui nous ont fait confiance en nous donnant leur appui.

Les effectifs d'une association, c'est ce qui fait sa force. Le recrutement demeure un élément essentiel et s'avère être la base de la croissance et du développement d'une organisation comme la nôtre. Tout au long de la prochaine année, nous poursuivrons notre démarche de recrutement. Nous voulons que les descendants de nos cinq ancêtres découvrent et adhèrent à notre association de familles.

En terminant, nous tenons à vous signaler que le succès d'une association réside en grande partie dans l'implication de ses membres. Si vous êtes intéressés à vous investir au sein de notre association, nos portes vous seront toujours grandes ouvertes. Vous pouvez contribuer, chacun à votre manière, à la vie de notre association de familles. Vous avez des idées, des suggestions ou vous possédez certains talents ou expertises, n'hésitez pas à nous contacter pour nous en faire part. Nous vous invitons donc à vous manifester.

Soyons fiers de votre association de familles et parlons-en aux autres.

Au plaisir de vous compter parmi nous.

Jean-Claude Gilbert

Le retour à la terre

Par Louis Gilbert (1942-2014)

La Fête du 7 septembre 2013 pour la réinstallation du monument à Étienne Gilbert a été pour moi un moment spécial. En effet, pour la première fois, je me suis retrouvé au bout de la terre ancestrale sur la route 138 à Saint-Augustin-des-Maures et j'ai pu me rappeler toutes les générations qui avaient repris le flambeau depuis l'installation de mon ancêtre Étienne Gilbert en 1683.

C'est à eux que le monument est dédié, à toute cette belle continuité dont je fais partie. Je suis de la 9^e génération et je continue la lignée de mes ancêtres de la façon suivante: Louis⁹, Marc⁸, Émile⁷,

Honoré⁶, François⁵, Étienne⁴, Étienne³, Jean-François², Étienne¹. Voilà une façon courte et simple de résumer trois cents ans d'histoire.

Nous étions plus de 240 descendants de l'ancêtre Étienne lors de ce rassemblement, sans compter tous ceux qui auraient pu nous y accompagner pour profiter de la sensation de bien-être qui envahissait le terrain. On pouvait tout à coup imaginer les gens en train de vivre, scier du bois, s'occuper des poules, construire des maisons, bricoler, chasser, faire du jardinage et fêter.



Photo datant de 1946. À gauche du monument, en arrière, Marc Gilbert et, en avant de gauche à droite, Christine Gilbert, Louis-Philippe Gilbert et Monique Gilbert; à droite du monument, Marie Gilbert, Jean Gilbert (frère de Marc, son nom en religion : Frère François), Denis Gilbert. Les 5 jeunes sont de Marc Gilbert et Lucile Lacasse.

Ce rappel des ancêtres nous ramène à la mémoire les points de rupture, les moments où les uns doivent laisser la terre de leur père pour une autre terre ou partir carrément plus loin, parfois très loin pour se faire une vie. Dans ma lignée, Étienne³, le petit-fils d'Étienne¹, a dû laisser la terre ancestrale, la première terre occupée par l'ancêtre pionnier, pour aller occuper une terre du deuxième rang. Cette deuxième terre Gilbert, de Saint-Augustin-de-Desmaures, située maintenant à la hauteur du 524 de la route 138, est devenue la propriété de Laurent⁶, par la suite celle de Gilles Gilbert⁹, son arrière-petit-fils, qui la possède encore en 2014.

C'est de cette terre du 2^e rang que mon ancêtre Honoré⁶, fils de François⁵, et frère de Laurent⁶, est parti en 1869 ouvrir un magasin général dans le nouveau village de Saint-Arsène de Rivière-du-Loup dans le Bas-du-Fleuve. Il y a vécu toute sa vie en face de l'église. Il n'est pas revenu vivre à Saint-Augustin-de-Desmaures comme l'indique la pierre tombale du cimetière de Saint-Arsène. Aucun des descendants d'Honoré Gilbert et de Delphine Gaucher

ne perpétua la mémoire des Gilbert à Saint-Arsène. Mon grand-père Émile⁷ devint médecin et exerça son métier à Rivière-du-Loup. Il avait sa maison sur la rue Fraser dans la paroisse de Saint-Patrick. Mon père Marc⁸ avait son bureau d'ingénieur à Québec. Il s'était fait construire une maison à Sillery, que la famille occupera de 1942 à 1996.

Je pensais que mon père n'était pas tellement intéressé par ses ancêtres jusqu'à ce que je constate qu'il était le sauveur du mémorial de Saint-Augustin-de-Desmaures, qu'il avait retrouvé culbuté dans le fossé de la route 138 et transporté à Boischatel en 1965. De plus, il était aussi un des organisateurs des Fêtes de 1946, année où on a installé le mémorial pour commémorer l'arrivée d'Étienne Gilbert à Saint-Augustin-de-Desmaures. On le voit sur une ancienne photo, posant près du monument en 1946 avec cinq de ses enfants, dont Christine, Marie, Denis, Monique et Louis⁹.

Après 9 générations, j'ai fait mon retour à la terre.

Remerciements

Nous remercions sincèrement tous ceux et celles qui ont choisi de devenir membres bienfaiteurs lors de leur adhésion à l'Association des Familles Gilbert. Nous tenons également à remercier ceux et celles qui nous ont fait parvenir un don. Nous apprécions ce geste, car il évoque pour nous un appui indéfectible aux efforts que nous déployons pour faire grandir notre association de familles.

Étienne Gilbert, scieur de long

Par Louis Gilbert (1942-2014)

Étienne Gilbert, l'ancêtre des Gilbert de Saint-Augustin-de-Desmaures, était connu comme scieur de long. Il passa sa vie à scier des troncs d'arbre sur leur longueur pour en faire des poutres, des madriers ou des planches. Il effectuait ses paiements ou payait ses dettes avec le produit de son travail.

Comme les scieurs de long travaillaient toujours à deux, Étienne a sans doute eu des partenaires dont nous ne connaissons pas l'identité. Dès les premiers temps de la colonie en Nouvelle-France, le scieur de long était un défricheur avant tout. Il sciait les essences selon la demande afin de répondre à ses propres besoins et à la demande. Son lieu de travail était éloigné de son lieu de résidence, ce qui l'obligeait sans doute à se déplacer et à s'installer une cabane rudimentaire sur les lieux de coupe quand la distance était trop grande.

L'auteure Jeanne Pomerleau précise que la construction, surtout au XVII^e siècle, utilisait peu de pièces de bois sciées à la scie de long. Les charpentes étaient alors en bois équarri à la hache et les surfaces recouvertes de planches. Les constructions se faisaient en maçonnerie en utilisant de la pierre, du mortier à l'extérieur et du sable et de l'argile pour les murs intérieurs. Les ouvriers qui travaillaient à la construction des bâtiments, se transformaient en scieurs de long au besoin.

Les scieurs de long devaient équarrir les

troncs abattus et ébranchés, faire le tronçonnage en billots de six à dix pieds, marquer le chemin du trait de scie à l'aide d'un cordeau imbibé d'un liquide fait de paille calcinée ou de tuf rouge réduit en poudre. Le billot à découper était ensuite hissé à environ 1,50 mètre du sol sur un chevalet ou un tréteau posé sur le sol ou s'appuyant sur des poteaux plantés dans le sol. L'autre extrémité du billot reposait sur le sol. Le scieur au-dessus montait sur le tronc ainsi fixé où il devait travailler en maintenant son équilibre. L'autre scieur se plaçait en dessous pour tirer et pousser la scie. Parfois, le billot était monté sur une structure rectangulaire à quatre poteaux. On pouvait aussi creuser une tranchée rectangulaire dans le sol sur laquelle les billots étaient installés. Un des scieurs de long descendait dans la fosse pour faire son ouvrage.

Selon Robert-Lionel Séguin (cité par Jeanne Pomerleau), les scieurs de long utilisaient deux sortes de scies : la première était une lame fixée au centre d'un grand châssis rectangulaire en bois de frêne, d'érable ou de chêne, lequel châssis servait de prise. Ce cadre avait 1 m x 1,60 m. Sur les côtés les moins larges qui servaient de poignées étaient fixées des coulisses qui servaient à assujettir la lame. La seconde manière était une scie passe-partout à deux poignées, rétrécie à une extrémité et que l'on nommera plus tard le godendart.

Le scieur au-dessus commençait son œuvre par un long mouvement de va-et-vient, montant l'outil au-dessus de sa tête et le redescendant jusqu'à ses genoux, allant ainsi en reculant sur le billot, guidé par le scieur d'en dessous. Le sciage se faisait dans le sens descendant et le scieur au-dessous était chargé de suivre la ligne tracée sur le bois. Le tronc était scié jusqu'à sa moitié avant d'être retourné pour la dernière partie du sciage. On arrêtait la coupe à quelques centimètres du point de milieu, ce qui facilitait la séparation des pièces lorsque le billot était jeté à terre.

de la longueur du tronc ou quand le trait de scie se resserre sur la scie. Si la scie est coincée, on ouvre le trait en utilisant des coins. L'affutage de la scie se fait à la lime. Quand elle n'est pas utilisée, la lame doit être graissée et protégée pour résister à la rouille. Une des difficultés du sciage est la manipulation des troncs pour les soulever sur la structure. Après avoir atteint la moitié du billot, il faut faire pivoter ce dernier pour reprendre la coupe par l'autre extrémité. Deux bons scieurs de long produisaient environ deux douzaines de planches par jour.



Le travail des scieurs de long était épuisant. Le scieur devait se pencher et se redresser après l'effort. Il devait se protéger les reins en portant une large ceinture à la taille. Il devait aussi veiller à garder son équilibre pour ne pas chuter en bas de la structure. Le scieur d'en bas tirait la scie vers le sol, en reculant et en avançant, tout en se protégeant les yeux du brin de scie.

Les scies de long ont des dents asymétriques qui ne travaillent que dans un sens. La lame est démontable pour pouvoir être retirée quand on est rendu au milieu

Bibliographie et références

Arnoult, Annie. La grande histoire des scieurs de long. Tomes 1 et 2. Association "Les scieurs de long du Massif central, 2001 - 272 pages.

Pomerleau, Jeanne. Arts et métiers de nos ancêtres. 1650-1950. Montréal, Éditions Guérin, 1994. Les scieurs de long, pages 403 à 406 incl.

Mots-clés pour les moteurs de recherche : scieurs de long, forestiers, festival forestier.

Photo: Découvrons les métiers d'autrefois. Réalisation : papi.niel@orange.fr

Jules Garneau remonte aux origines des Gilbert de Saint-Prime

Par Louis Gilbert (1942-2014)

Jules Garneau, un résident de Québec originaire de Saint-Prime, a profité du 125e d'Albanel et du 150e de Saint-Prime afin de lancer une monographie historique intitulée « La descendance de Pierre Gilbert, capitaine de vaisseau ». La majorité des Gilbert du Saguenay-Lac-Saint-Jean, spécialement de Saint-Prime, et de Charlevoix descendent de cet homme qui prit épouse à Petite-Rivière-Saint-François, dans Charlevoix, en 1756.

Jules Garneau descend lui-même de ce navigateur par son côté maternel. La mère de Jules Garneau, une fille de François Gilbert, est arrivée à Saint-Prime autour de 1915. Deux autres membres de la famille de François Gilbert se sont installés à Albanel par la suite.

Pour Jules Garneau, ce projet est intimement lié à ses origines et à son intérêt pour l'histoire. L'histoire de Pierre Gilbert qui a fait l'objet de recherches minutieuses peut en quelque sorte se comparer avec un roman plein de rebondissements.

« Ça décolle vraiment sur des chapeaux de roue. C'est un homme qui est à l'emploi d'armateurs et qui naviguent en haute mer sur l'Atlantique. Il sera même fait prisonnier pendant la guerre de Sept Ans en 1757 » raconte Jules Garneau, qui a eu la chance de mettre la main sur le rapport complet de la capture de Pierre Gilbert aux Archives nationales du Canada.

En 2004, l'auteur a publié un premier travail de recherche sur l'origine des Garneau. Il a récidivé en 2010 avec l'histoire en deux tomes des pionniers de l'Ashuap-

mushuan, puis son livre en deux tomes sur l'histoire de St-Prime et son dernier livre sur Pierre Gilbert, l'ancêtre, capitaine de bateau.

Jules Garneau a réalisé un travail de titan pour produire les deux tomes de l'œuvre intitulée Les pionniers de l'Ashuapmouchouan de Beauport à Saint-Prime. L'histoire de Saint-Prime y est racontée en 4180 pages. Cette recherche

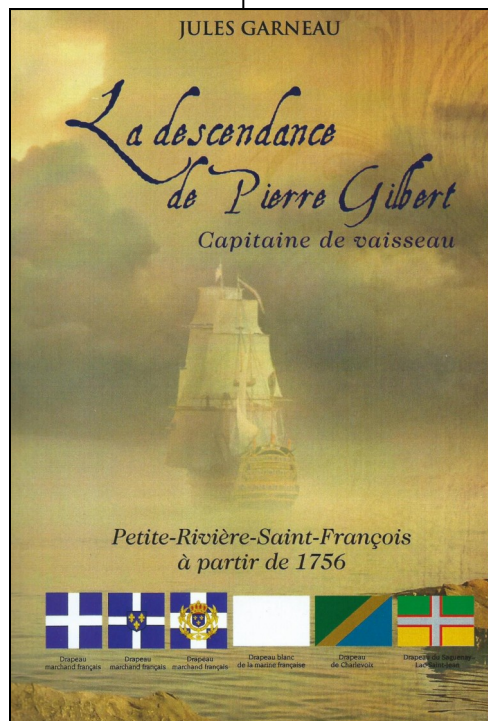
historique minutieuse commence au tournant de la décennie 1820, alors qu'il fallait de nouvelles terres pour les colons et leurs familles. Cet ouvrage a nécessité cinq années de recherches sur lesquelles l'auteur s'est appuyé pour réaliser son œuvre magistrale. Ces recherches se sont faites dans des documents. L'auteur s'est aussi basé sur les témoignages des habitants de St-Prime qui ont servi à étoffer sa rédaction. Les deux volumes contiennent 400 photos ainsi que

plusieurs plans et cartes. Un CD est inclus.

Le lancement du livre a été fait en 2014 lors des célébrations du 150e anniversaire de la municipalité de Saint-Prime.

L'auteur, Jules Garneau, Primois d'origine, habite maintenant à Charlesbourg. Son frère Marc a été maire de Saint-Prime et préfet de comté à la fin de la décennie 1970.

Référence. Texte basé sur les articles de Jean Tremblay et de Serge Tremblay publiés le 10 novembre 2010, le 29 juin 2014 et le 16 août 2014 dans les Hebdomadaires régionaux du Saguenay-Lac-Saint-Jean.



La vie d'un forestier au temps de la Révolution tranquille

Par Louis Gilbert (1942-2014)

Voilà un beau livre qui nous fournit un aperçu des plus intéressants sur la vie de l'auteur. Après des études en foresterie, Jean-Claude Gilbert a fait le tour du Québec en œuvrant au sein de l'industrie papetière. Son parcours a duré de 1959 à 1970 par le biais de travaux sylvicoles dans le parc des Laurentides, la drave sur la rivière Jacques-Cartier, le mesurage du bois à Dolbeau et les travaux d'inventaire forestier sur la Côte-Nord et en Abitibi.

Il s'agit d'un livre très éclairant pour comprendre la vie en forêt au début des années 1960 dans le temps de la Révolution tranquille alors que les conditions de vie sur les chantiers forestiers étaient difficiles, les travailleurs logés dans des camps mal isolés, éclairés au fanal à l'huile, sans eau courante et sans communication. Les bûcherons abattaient encore les arbres avec la hache et les tronçonnaient avec la sciote. L'hiver, le bois était halé sur des traîneaux tirés par des chevaux de trait et déposé sur la glace des lacs. À la débâcle, les billes de bois étaient dravées sur les rivières jusqu'aux

usines de pâtes et papiers.

Le secteur forestier était alors en train de subir de grands bouleversements avec l'introduction de nouvelles technologies. La scie à chaîne a remplacé la sciote

pour couper les arbres, la débussaqueuse s'est substituée au cheval pour transporter le bois et le flottage des billes a cédé la place au transport par camion.

L'auteur a rendu son récit captivant avec des anecdotes parfois agréables, parfois amusantes, parfois tragiques. Il a voulu conter la vie telle qu'il l'a vécue en tant que forestier et aussi dévoiler tout un pan de l'histoire de la foresterie au Québec à une époque où la vie était rudimentaire. Bravo !



Note. Vous pouvez vous procurer l'ouvrage de 264 pages dans la plupart des librairies du Québec ou chez l'éditeur :

LES ÉDITIONS GID

7460, boul. Wilfrid-Hamel, Québec (Québec)

G2G 1C1

Téléphone (418) 877-3110

leseditionsgid.com

courriel: editions@leseditionsgid.com

Les leçons de Blanche

Par Mylène Moisan

Les garçons étaient debout sur leurs chaises, ça criait, ça tirait des grosses. J'étais la troisième professeure qu'on envoyait dans cette classe de sixième, pour essayer d'en venir à bout. J'avais deux options : soit je criais plus fort qu'eux et je me rendais ridicule, soit je trouvais une autre façon.

Voici ce qu'elle a trouvé.

«J'ai pris un livre, j'ai lu. Après un bout de temps, ça s'était calmé un peu, mais ça criait encore. Je me suis levée, je leur ai dit "c'est d o m m a g e , j'étais contente de vous voir, on aurait pu être heureux. On aurait appris des choses" et je suis partie. Je suis allée à la salle des professeurs.»

Un élève est venu la chercher par la main, littéralement. «Il m'a dit, "madame, on veut vous avoir".» Et ils ont fait une belle année.

Des histoires comme ça, Blanche Gilbert-Demers en a des dizaines à raconter. Je l'ai rencontrée cette semaine chez elle, dans l'appartement qu'elle habite depuis 1964. La dame a 96 ans.

Blanche avait 24 ans lorsqu'elle est devenue institutrice, presque par hasard. Un ami de la famille lui a proposé d'enseigner, elle s'est dit pourquoi pas. «Au début, j'étais trop sévère. Je disais "va à ta place,

assis-toi, tais-toi".» En parlant, elle frappe sur sa table de bois. «Bang, bang.»

Elle a vite compris que ça ne marchait pas. «Je me suis dit que je devais commencer par m'interroger moi-même. Mon père était un colonel de l'armée, la méthode autoritaire, c'est la seule que j'avais connue. Il me fallait trouver une façon d'enseigner sans chicaner sans arrêter les enfants. Je voulais les valoriser.»



C'était avant les manuels de pédagogie moderne.

C'était dans les années 40 et 50, les sœurs à cornettes venaient encore remettre les bulletins dans les écoles.

Blanche a suivi son pif, elle parle de «gros bon sens». C'est plus que ça. Blanche aimait les enfants comme

s'ils étaient les siens, elle n'en a jamais eu. «L'école, c'est le prolongement de la famille. Il faut faire passer l'enfant avant toi-même. Il n'y a pas juste le côté académique, il faut lui donner le goût d'apprendre.»

Comme ce gars-là, en cinquième année B. «Au premier cours, il tapait son étui à crayons sur son bureau pendant que je parlais. Toc, toc, toc, il n'arrêtait pas. Je me suis demandé comment je pouvais le faire réfléchir, au lieu de le punir. Je lui ai

demandé d'aller faire une commission chez le directeur et, pendant qu'il était parti, j'ai dit aux autres élèves «votre copain, il n'est pas méchant, il a peut-être un problème, peut-être de la peine.»

Sa mère était morte pendant l'été.

Le gars était révolté, il cassait des vitres de l'école, la police devait parfois le rappeler à l'ordre. Blanche a fait un pacte avec la classe. «On va l'aider, et vous allez m'aider. Vous allez lui donner des responsabilités, moi aussi.»

Blanche et les autres élèves l'ont pris en main, à son insu. Il est entré dans le rang, a réussi ses examens. À la fin de l'année, Blanche a demandé aux élèves de rédiger une dernière composition, sur les vacances. Le gars a écrit ça : «J'ai eu une bonne institutrice et un bon directeur. [...] C'est ma plus belle année scolaire. L'an prochain, je voudrais passer une autre bonne année.»

Elle a été moins bonne. «J'ai appris qu'il a fini par décrocher.»

Dans une boîte en métal noir, de la grosseur d'une boîte à souliers, Blanche conserve précieusement ses papiers importants. À l'intérieur, une douzaine d'enveloppes blanches, identifiées par leur contenu. Elle a ouvert la boîte, a sorti une enveloppe marquée d'un seul mot : «souvenirs». Elle a sorti la composition de l'élève, me l'a tendue. «Je l'ai toujours gardée.»

Elle se souvient aussi de cet autre élève, qui faisait une faute aux trois mots. «Dans

sa première composition, il a fait 18 fautes. Je lui ai dit, pour qu'il s'améliore, "on va arrêter de compter les fautes, on va compter les fautes en moins". Ça l'encourageait. Dans sa dernière composition, il a fait trois fautes.»

Une dernière histoire, ma préférée. «Un jour, une mère m'appelle pour me dire que, si son garçon boude, s'il est renfrogné, c'est parce qu'il s'imagine qu'il n'est pas aimé, parce qu'elle ne l'a pas porté, parce qu'il est adopté.»

Blanche a eu une idée. «Dans ma catéchèse, j'ai expliqué aux élèves qu'il y avait deux façons de porter un enfant, dans son sein et dans son coeur. Le petit gars me regardait avec de grands yeux. Il s'est levé d'un bond et il s'est exclamé : "moi aussi, ma mère m'a porté, elle m'a porté dans son coeur!"»

Le petit gars n'a plus jamais boudé. «Il s'est senti désiré. Qu'est-ce que c'est de rendre un enfant heureux?»

C'est toute la différence du monde. «Quand on enseigne aux enfants, il faut tout d'abord établir un contact. Il faut les écouter, les valoriser. Il faut leur dire "Ce n'est pas toi, ça, tu es plus fin que ça, tu peux faire de grandes choses."»

Leur tendre la main, plutôt que leur taper sur les doigts.

Note. L'article de Mylène Moisan a été publié dans *Le Soleil*, dimanche le 27 juillet 2014. Il a été reproduit dans notre bulletin de liaison avec l'autorisation de l'administration du journal

Vos articles sont les bienvenus

Si vous désirez faire publier un article ou faire paraître des photos dans notre bulletin de liaison, vous n'avez qu'à nous les faire parvenir avec votre nom à :

Association des Familles Gilbert
Case postale 10090
Succursale Sainte-Foy
Québec (Québec) G1V 4C6

par courrier électronique
info@famillesgilbert.com

Le bûcheron d'autrefois

Par Jean-Claude Gilbert

De tous les métiers, celui de bûcheron est l'un des plus anciens. Il est apparu au tournant du XIII^e siècle et, au siècle suivant, plus de la moitié des hommes étaient des bûcherons. Ces travailleurs de la forêt ont laissé une marque indélébile dans l'histoire du Québec et du Canada.

Au début de ma carrière en foresterie, fin des années 50, j'ai côtoyé cette race d'hommes robustes et fiers de leur métier. Pour la plupart, ils étaient reconnus pour leur grande taille et leur force herculéenne. À cette époque, on vouait une grande admiration pour les hommes forts et les plus célèbres jouissaient d'une renommée internationale.

La journée de travail du bûcheron commence au petit jour : sitôt son déjeuner avalé, il prend ses outils et, souvent dans la demi-obscurité, se rend à son poste de travail situé parfois à deux et même trois kilomètres du campement. L'appétit du bûcheron est pantagruélique; au milieu de l'avant-midi et de l'après-midi, il arrête quelques minutes pour une collation et le midi, une demi-heure environ, pour prendre son dîner. Le menu est simple : des morceaux de pain avec des tranches de lard ou de saucisson, quelques galettes et du thé. Le travail du bûcheron se termine avec la chute du jour.

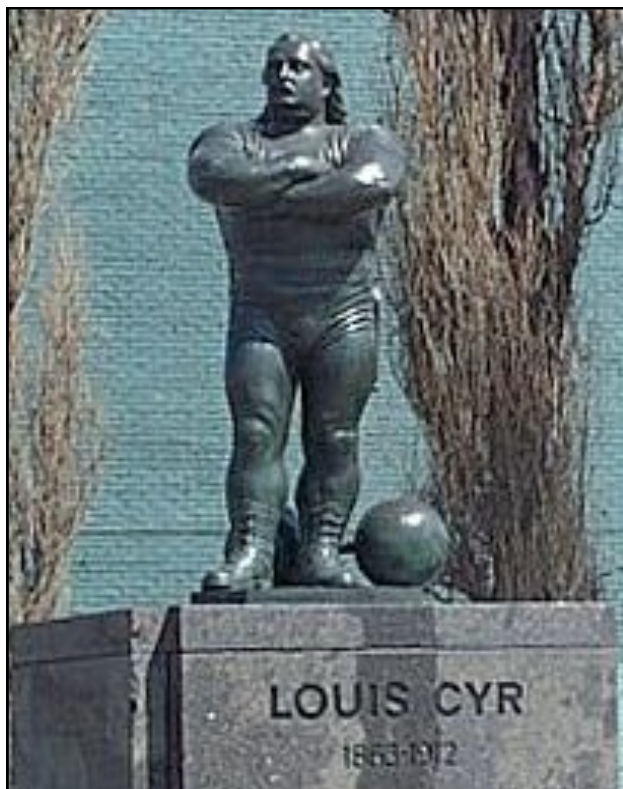


À cette période du début de la mécanisation en forêt, les sciottes et les scies mécaniques se côtoient, kif-kif, soit environ 50% des bûcherons se sont munis d'une scie mécanique, les autres abattent encore les arbres avec la hache et tronçonnent les billes de bois avec la sciotte. La seule base de rémunération de ces travailleurs est sa production, c'est-à-dire qu'il est payé pour un travail forfaitaire. Au début des années 60, le prix varie entre 3 et 4

dollars la corde de bois. Pour gagner de gros salaires, les as de ce métier abattent, tronçonnent et empilent jusqu'à trois cordes de bois par jour; ce qui représente plus de 500 billes de 4 pieds. Ces gars-là sont de véritables bourreaux de travail et leur salaire atteint à peine 250 dollars par mois.

Les conditions de vie de ces travailleurs de la forêt

sont pénibles et exigent d'eux des capacités physiques fortes et une excellente santé. Les bûcherons doivent affronter les moustiques l'été, la neige et les rigueurs du froid l'hiver, composer quotidiennement avec les dangers liés au travail en forêt, braver les maladies liées à la promiscuité, à l'épuisement et à une nourriture pauvre en fruits et légumes frais. Ils doivent user de leur courage pour s'adapter à ce mode de vie sauvage et difficile. Malgré tout, ils ont une fierté d'y travailler et une volonté d'y vivre.



Comme pour la plupart des jeunes hommes de son âge, Louis Cyr apprend de son père les métiers de bûcheron et cultivateur. Après avoir fréquenté l'école de son village de 9 à 12 ans, il commence à travailler dans un camp de bûcherons pendant l'hiver et à la ferme le reste de l'année. En 1882, Louis Cyr se marie avec Mélina Gilbert et, pour gagner sa vie, il pratique le métier de bûcheron. Au camp forestier, où les distractions sont plutôt rares, l'exhibition de sa force est l'une des activités les plus prisées. Il y réalise ses premiers exercices de force physique devant les autres bûcherons et il impressionne son entourage par ses prouesses. Il réalise exploit par-dessus exploit, dont le caractère exceptionnel est rapidement connu du grand public et le titre d'homme le plus fort du Canada revient dès lors à Louis Cyr.

Les bûcherons aiment leur métier, entre autres, à cause de l'indépendance qu'il leur procure : ils sont leur propre patron. Ils n'ont aucun quota de production à rencontrer, ni minimum ni maximum; ils peuvent se mettre à l'ouvrage quand ils le veulent, cesser toute activité quand bon

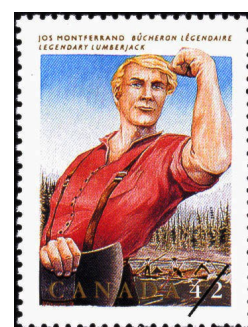
leur semble et adopter à leur gré tel rythme de travail ou telle méthode de production.

Un tel contexte fait bien l'affaire du "jobbeur" – petit entrepreneur forestier à forfait – car il n'a pas besoin de surveiller ses employés, ni comptabiliser leurs heures de travail, ni planifier leur production. Il n'y a aucune prévention des accidents du travail, les bûcherons ne portent aucun équipement de protection personnel et les mesures sécuritaires relatives aux travaux forestiers sont inexistantes. Pourtant, de nombreux accidents de différentes natures arrivent chaque année sur les chantiers.



Malgré tout, il ne faudrait pas trop s'apitoyer sur le sort des bûcherons d'autrefois, car, durant cette période, ils ne trouvaient rien d'extraordinaire, eux, dans leur mode d'existence. Ils étaient habitués dès leur tendre enfance à travailler, à peiner, à trimer dur pour une rémunération minable. En dépit, parfois, de leur allure fruste, leurs cheveux ébouriffés et leur barbe hirsute, les bûcherons se distinguaient par leur amabilité et la noblesse de leur comportement.

Pour rendre hommage au plus célèbre bûcheron du pays, Postes Canada immortalise, en 1992, l'image de Joseph Montferrand, un Québécois, en lui consacrant un timbre commémoratif.



Photos: Les métiers d'autrefois et Centre d'archives du Québec.



Joseph-Alexandre Gilbert

Par Michel Gilbert

Joseph-Alexandre Gilbert artiste-musicien de grande réputation est descendant de la 7^e génération de notre ancêtre **Étienne Gilbert** époux de **Marguerite Thibault**.

Joseph-Alexandre est né à Québec le 8 septembre 1867 du mariage de Joseph Gilbert et de Rose-Délina Vézina. Il étudie d'abord à l'Académie Commerciale de Québec et termine des études musicales au Collège de Lévis où il travaille le violon avec A.E. Courchesne.

Il quitte Québec en 1888 pour aller étudier le violon pendant six ans à Liège, en Belgique sous la direction du grand virtuose et pédagogue belge, le maître César Thomson. Il y rencontre sa future épouse. À son retour en 1894, âgé de 27 ans, il est considéré en Europe comme un maître de l'archet. Il a acquis, tel que le précisera plus tard l'un de ses élèves, Robert Talbot, « *une formation classique, par conséquent sévère et solide* ».

De retour au pays, Joseph-Alexandre Gilbert entreprit une carrière active de violoniste, devenant l'un des premiers membres et cofondateurs de l'Orchestre symphonique de Québec, où il occupe un poste de violon solo de 1903 à 1934. En 1911, il fonde le Quatuor à cordes Gilbert, dont il est premier violon pendant plus de 30 ans.

Grand pédagogue, parallèlement à sa carrière, il enseigne la musique pendant plus de 40 ans à l'Académie commerciale de Québec, au Collège de Lévis, au Couvent Jésus-Marie de Sillery, au Pensionnat de Bellevue et au Séminaire de Québec. En 1922, il est fondateur de l'École de musique de l'Université Laval où il est professeur attiré et docteur en musique.

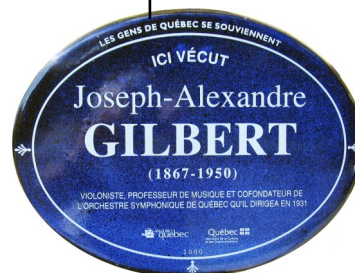
Parmi ses élèves, on trouve, outre Robert Talbot, Édwin Bélanger, Maurice Bernier et Arthur Leblanc.

Il épouse, à l'église St-Jean-Baptiste de Québec le 24 septembre 1894, Léonie Heffinger de la paroisse de St-Jacques de Liège en Belgique. Elle est la fille de feu Nicolas-Félix Heffinger et de Marie-Françoise Pelagie Renson. Il décède à Québec le 5 janvier 1950.

Joseph-Alexandre Gilbert a été un artiste-musicien qui a fait honneur à ses compatriotes et à tous les descendants de notre ancêtre.



Joseph-Alexandre Gilbert a vécu dans cet édifice, au 2, rue Lockwell, à Québec.



Ces épigraphes présentes sur le territoire de la ville de Québec permettent de rappeler le souvenir de personnes qui ont marqué l'histoire de la ville.

Références : Raphaël Ouimet, éd. Biographie canadienne-française et l'Encyclopédie Canadienne



Marguerite Thibault

par Michel Gilbert

Je vous présente Marguerite Thibault épouse de notre ancêtre Étienne Gilbert. On doit lui accorder autant d'importance qu'à Étienne dans notre lignée ancestrale.

L'année 1668 à Québec, c'est la fondation du Petit Séminaire par Mgr de Laval qui ouvre ses portes le 9 octobre dans l'ancienne maison de Guillaume Couillard et de Guillemette Hébert située dans la cour intérieure du Séminaire. C'est aussi la construction de la Brasserie de Jean Tallon au bas de la côte du Palais, mais le plus important pour notre famille c'est la naissance le 25 novembre de Marguerite Thibault, notre ancêtre maternelle, troisième fille de la famille Thibault. Elle sera baptisée par le missionnaire et explorateur Charles Albanel.

Marguerite est la fille de Michel Thibault et de Jeanne Soyer. Ses parents accompagnés de leur fille Marie âgée d'environ 2 ans arrivent en Nouvelle-France vers 1663. Ils se sont d'abord établis sur la côte Saint-Ignace à Sillery où naissent deux autres enfants Louise et **Marguerite**. Cette terre est située à l'emplacement actuel de l'aquarium et de l'entrée du pont de Québec. Michel Thibault s'établit avec sa famille à St-Augustin vers 1669 soit au début de l'occupation du territoire de Maure sur une terre à l'ouest de la rivière des Roches. Ils auront trois autres

enfants, dont un seul garçon Jean-Baptiste

C'est à cet endroit que notre ancêtre Étienne qui avait quitté Bourg-Royal en 1676 pour s'établir à Pointe-aux-Trembles rencontre **Marguerite** en 1683. Il a 29 ans et **Marguerite** n'a que 14 ans. Ils se marièrent à Pointe-aux-Trembles le 1^{er} mars 1683. Le 12 juillet de la même année Étienne achète pour la somme de 400 livres, une terre de trois arpents de front par soixante arpents de profondeur dans la seigneurie de Maure voisin du côté ouest de la terre de son beau-père Michel Thibault.

Entre 1685 et 1702, **Marguerite** donne naissance à treize enfants, dont deux couples de jumeaux. À la naissance de Michel son premier enfant né le 9 septembre 1685, Marguerite n'a pas encore 17 ans. Au début de la colonie, de très jeunes femmes font preuve d'un courage et d'un dévouement exceptionnel pour s'occuper de leur famille.

Marguerite décède très jeune le 19 octobre 1702, possiblement à la suite de la naissance de son dernier enfant. Elle n'a que 33 ans.

Fiers de nos racines, nous voulons rendre hommage à Marguerite Thibault en apposant une plaque sur le monument ancestral d'Étienne Gilbert.

La généalogie... Des coïncidences.

Par Sylvain Gilbert

Ceci est un texte fictif ayant pour base des faits non vérifiés.

Étienne Gilbert est notre premier ancêtre à s'être installé en Nouvelle-France, mais qui étaient ceux de la deuxième génération, ceux à être nés en terre d'Amérique, sur le nouveau continent? Il y aurait plusieurs choses à dire sur ces survivants, ces enfants qui sont nés d'un père qui a tout quitté de sa France natale pour s'établir dans un monde en construction, un monde dangereux et inconnu.

Le premier enfant de la famille, Michel, serait venu au monde le 9 septembre 1685 alors que sa mère, Marguerite, n'avait que 16 ans. Il est fort probable qu'il y ait eu quelques complications lors de l'accouchement. La médecine de l'époque et la jeunesse de la mère étant sans doute en cause. Michel n'aurait pas vécu un mois et aurait rendu l'âme le 6 octobre. Ce jeune couple qui devait déjà faire face à toutes les difficultés que le Nouveau Monde pouvait procurer a dû voir comme mauvais présage la mort de ce bébé.

Heureusement, nos ancêtres étaient des combattants et ils ne se laissèrent pas abattre. Ils se remirent donc à l'ouvrage et, un an plus tard, une première fille aurait vu le jour, Marie-Anne. À 19 ans, elle aurait été la première Gilbert née en Nouvelle-France à se marier. Elle aurait eu cinq garçons et six filles et serait décédée à 63 ans.

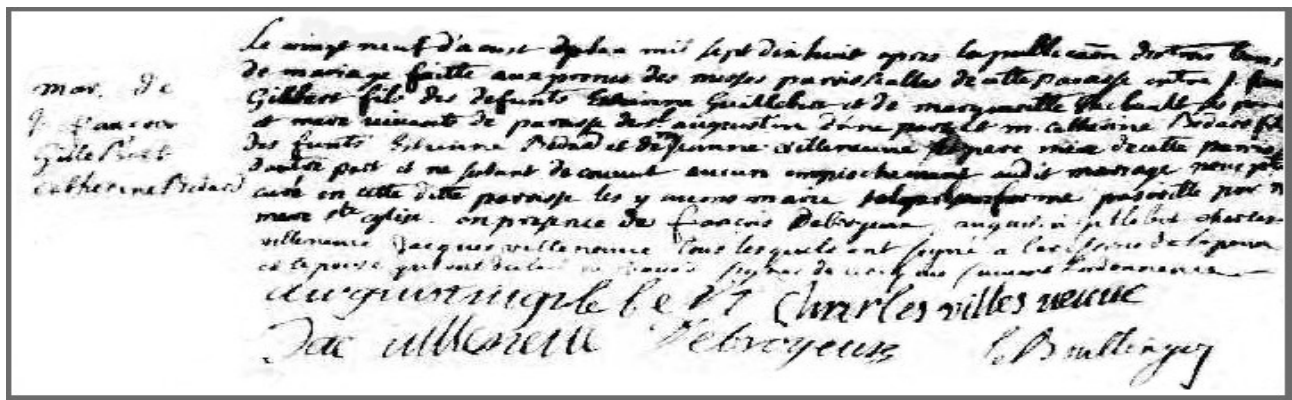
Le jour de Noël de l'an 1688, la femme du fondateur de la lignée des Gilbert aurait

donné naissance à des jumeaux qui ne seraient pas les seuls du couple. En tout, le couple aurait eu treize enfants dont trois garçons et cinq filles auraient vécu jusqu'à l'âge adulte.

Notre ancêtre, Jean-François Gilbert, serait né le 26 février 1692, un an après la fondation de la paroisse catholique de Saint-Augustin, la même année que la fondation de l'hôpital général de Québec. Hasard? Il aurait donc été conçu neuf mois plus tôt, certainement le 25 mai, jour de mon anniversaire. Il serait le 6^e enfant de la famille. Jean-François est aussi le nom de mon ami et cousin qui est de trois mois mon cadet et qui est donc le 7^e petit-enfant de Léonard et Bernadette. Je demande un recomptage.

Huit mois après la naissance de l'ancêtre, le 27 octobre 1692, Madeleine de Verchères, âgée de 14 ans, défendit durant huit jours le fort de Verchères contre les Iroquois. Plus tard, en 1986, mon cousin entra dans la classe Madeleine-de-Verchères au Séminaire Saint-François. Ola!

Jean-François aurait voulu poursuivre la tradition de son père et épouser une très jeune fille, Étienne aurait épousé Marguerite alors qu'elle n'avait que 14 ans, mais son choix se serait arrêté sur Catherine Bédard qui avait presque 20 ans. Plus une jeunesse. Le père de Catherine s'appelait lui aussi Étienne et comme sa mère, Catherine se maria à 19 ans. Intéressant!



Acte de mariage de Jean-François Gilbert et Catherine Bédard, 29 août 1718.
Référence : Geneanet

Ils furent mariés à l'église de Saint-Charles-Borromée de Charlesbourg par le prêtre Boulanger le 29 août 1718. Mon cousin est né le 29 août 1973 et sa copine, la mère de ses deux enfants, se nomme Catherine. Concours de circonstances!

Étrangement, les premiers enfants de mon cousin ne se nomment pas Marie-Geneviève et Jean-Baptiste, mais Élodie et William, mais je pense que dorénavant je les appellerai Marie et Ti-Baptiste.

Au début du 18^e siècle commença la construction du Chemin du Roy qui relia Québec et Montréal sur 280 kilomètres en traversant 37 seigneuries. Le trajet, à cheval, prenait environ cinq jours. La construction de ce chemin fut considérée comme une corvée générale et aurait été effectuée par les habitants des seigneuries. Jean-François aurait certainement participé à ce projet, comme mon cousin qui n'hésite jamais à se redresser les manches pour trouver une route pour son VTT. Aléa!

Le 29 août 1756, encore cette date, alors que Jean-François et Catherine auraient fêté leur 38^e anniversaire de mariage dans leur demeure de Saint-Augustin, ce fut le

début de la guerre de Sept Ans entre la Grande-Bretagne et la France. Ce fut durant cette guerre que les deux puissantes nations combattirent pour le contrôle de l'Amérique du Nord. Le 12 juillet 1759 débuta le siège de la ville de Québec par le général britannique James Wolfe.

Jean-François serait décédé à l'hôpital général de Québec, qui fut fondé l'année de sa naissance, le 25 août 1759 à 67 ans. Il aurait été inhumé par Charles Blaise des Bergères de Rigauville, chanoine de la ville de Québec. Sa sœur, Marie-Angélique qui serait entrée en religion le premier mars 1719 aurait été à ses côtés lors de sa mort. Jean-François serait probablement mort de faim et de vieillesse puisque les troupes de Wolfe affamaient les campagnes de Québec depuis le début de l'été.

Notre ancêtre n'aurait donc pas vécu la conquête et serait décédé dans une Nouvelle-France toujours française, même si d'autres sources disent qu'il serait décédé en 1761, donc après Wolfe et Montcalm. Est-ce que mon cousin vivra jusqu'à l'indépendance du Québec?

Visites à domicile

Par le docteur André Gilbert

La neige qui, tranquillement, se laisse tomber au gré du vent tapisse le sol sur lequel mes bottes laissent leurs empreintes. Sans regarder où je me dirige, je sens le froid qui déjà colore mon visage.

C'est à mon tour. Il est 16:00 et au moins trois fois par semaine, mes sœurs et moi alternions pour accompagner notre père lors de ses visites auprès des malades de Saint-Rédempteur et de Saint-Nicolas. Dans les années 40, l'accès à ces paroisses ne pouvait se faire par automobile les routes n'étant pas déblayées. Aux citoyens de se débrouiller.

Noémie, Suzanne et moi attelions l'un de nos chevaux au traîneau dans lequel nous prendrions bientôt place pour aller chercher notre père à son bureau de l'hôpital ou encore nous attendions que ce dernier nous rejoigne à l'écurie. Nous prenions place dans le traîneau, Carlo, notre Saint-Bernard, se couchait sur nos pieds et la chaleur qu'il dégagait était conservée par la peau de bison qui recouvrait nos jambes jusqu'à nos épaules.

Puis, bientôt les clochettes fixées aux «menoires» se mettent à sonner au moindre mouvement du cheval. Après avoir déposé sa valise médicale en dessous du siège, non sans en avoir contrôlé le contenu, papa nous donnait le signe du départ maman nous ayant, au préalable, remis un thermos de soupe Lipton aux nouilles.

Papa nous faisait confiance en nous remettant les «cordeaux» et c'est en les faisant osciller sur la croupe du cheval que celui-ci se mettait en marche. Sa cadence était de notre responsabilité. Les clochettes dont la tonalité était celle d'un accord en majeur devenaient alors la trame sonore livrée au vent allant, selon le pas du cheval, de l'andante aux vivaces. Après

avoir descendu le sentier qui donnait accès à la rivière, on abordait la traversée de celui-ci en amenant l'attelage entre deux petites épinettes plantées dans la neige par Monsieur Gingras le cantonnier du village. Puis, par le chemin balisé, on atteignait la rive opposée où prenait naissance la forêt de Saint-Rédempteur.

Le silence des sous-bois se faisait l'écho des clochettes et il n'était pas rare d'entendre, venant de je ne sais où, un son parfois similaire. Nous n'étions pas les seuls à traverser cette forêt qui comblait la distance entre Saint-Rédempteur et Saint-Nicolas.

Dans ce silence, nous avions notre père à nous seuls. Des moments privilégiés, sans témoin, et pendant lesquels nous pouvions nous confier à lui souvent la tête appuyée sur son épaule. Le bras passé autour du nôtre, il avait maintenant un temps à partager avec nous sans être dérangé et ce bras nous invitait à vivre des moments privilégiés. Bien sûr il en profitait pour peaufiner notre éducation. Des remarques, des conseils et aussi des reproches gentiment formulés se sont gravés dans ma mémoire et il n'est pas de jour que j'aie de ces «flash-back» qui me font comprendre combien mes deux sœurs et moi avons été chanceux de traverser la forêt de Saint-Rédempteur avec notre père.

Ha oui! J'oubliais de vous dire que si nous accompagnions papa, c'était pour surveiller et souvent retenir le cheval pendant que le docteur était dans les maisons à soigner ses malades.

Ha oui! J'oubliais de vous dire que souvent, au retour, nous nous endormions la tête appuyée sur son épaule. Il reprenait alors les cordeaux et le son des clochettes nous amenait aux portes du paradis.

Par Jean-Claude Gilbert

Le 28 août 2012, le conseil d'arrondissement de La Baie donne officiellement le nom de *Stade Adrien-Gilbert* à l'actuel parc Saint-Édouard situé 630, boulevard de la Grande-Baie Sud. La Commission de toponymie a officialisé le nom dans le *Répertoire toponymique du Québec*.

Par ce geste significatif, la ville de Saguenay a voulu exprimer une reconnaissance publique de la mémoire d'Adrien Gilbert qui a représenté le Canada en haltérophilie aux Jeux olympiques de Melbourne en 1956. Il a terminé au 8^e rang dans la catégorie des poids moyens. Deux ans plus tard, il a récolté la médaille de bronze aux Jeux du Commonwealth.

Adrien Gilbert est décédé le premier janvier 2010 à l'âge de 78 ans. Époux de Juliette Laberge et fils d'Almas Gilbert et de Marie-Anne Harvey, il était de la 7^e génération de l'ancêtre Pierre Gilbert et son épouse Angélique Dufour.



Adrien Gilbert lors des championnats de l'Amérique du Nord organisés à Québec en 1959. Un arraché de 250 livres dans la classe 165 livres.

Références: *Histoire de l'origine de l'haltérophilie canadienne*, Yvon Chouinard; *C'est ça la vie*, reportage de Philippe Schnobb et *Procès verbal du 28-08-2012 du Conseil d'arrondissement de La Baie*.

Remplacement des deux cèdres du mémorial

Par Jean-Claude Gilbert

Au printemps, nous avons dû remplacer les deux cèdres qui ornaient le mémorial parce qu'ils n'ont pas survécu aux rigueurs de l'hiver.

Cette fois, nous avons planté une variété de cèdres d'aspect noble et plus résistants aux intempéries.

Comme des chevaliers protégeant leur fief, les deux cèdres apportent garde, chaleur et vie au monument.

Nous tenons à garder vivant le site patrimonial des familles Gilbert. Soyons fiers d'inviter les gens de nos familles à se rendre à ce lieu où notre ancêtre Étienne a vécu et a été à l'origine de notre grande famille.



Sur la photo, Michel et Guy Gilbert à l'œuvre.

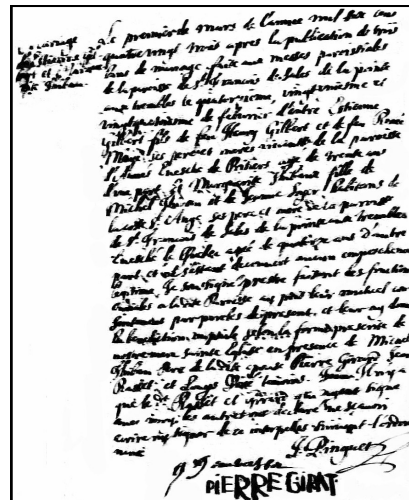
Étienne Gilbert et Marguerite Thibault, mes ancêtres

Par Gertrude Gilbert

Rechercher le nom de nos ancêtres, le premier du nom de notre famille et celui de son épouse à venir au pays de la Nouvelle-France c'est facile. Les documents de l'Église catholique sont nombreux et donnent assez de détails pour remonter la ligne et établir avec certitude son ascendance. Il en est autrement si l'on veut savoir qui il était, où et quand il est né, qui sont ses parents, son métier, son but en venant au pays de la Nouvelle-France. Pour ce faire nous devons nous fier aux documents officiels soit les contrats devant notaires ou les écrits du temps. Si pour certaines personnes les références sont nombreuses, pour d'autres, il en va autrement.

La première mention que nous avons d'Étienne en Nouvelle-France est un acte notarié d'acquisition d'une terre située à Bourg-Royal passé le 21 décembre 1675 devant le notaire Gilles Rageot(1). Il déclare à ce moment qu'il réside chez Paul Chalifour. Or, les contrats d'engagement sont habituellement de trois ans. Le généalogiste Archange Godbout, dans son document sur les familles Gilbert en Amérique du Nord(2), donne 1671 comme date d'arrivée d'Étienne Gilbert en Nouvelle-France. Pourquoi ? Voici une explication : Étienne demeure chez Paul Chalifour qui est un charpentier qui a construit plusieurs moulins à vent ou à eau. Il est reconnu pour son bon travail. Nous avons trouvé un contrat entre Paul Chalifour et l'intendant Jean Talon devant le notaire Romain Becquet le 19 janvier 1671 pour la construction d'un moulin à vent à Bourg Royal. Paul Chalifour s'engage à le rendre prêt à faire farine fin septembre 1671(3). Étienne Gilbert est peut-être l'homme engagé pour préparer le bois. Nous n'avons pas la réponse. Pour confirmer la date d'arrivée d'Étienne en Nouvelle-France, il nous faudrait trouver son contrat d'engagement à Larochelle. Quant à la raison de sa venue en Nouvelle-France, il est possible que ses parents étant décédés, que la situation économique dans la région d'Aulnay à cette époque (d'après notre recherche sur internet) n'était pas reluisante, il ait décidé de tenter sa chance ailleurs.

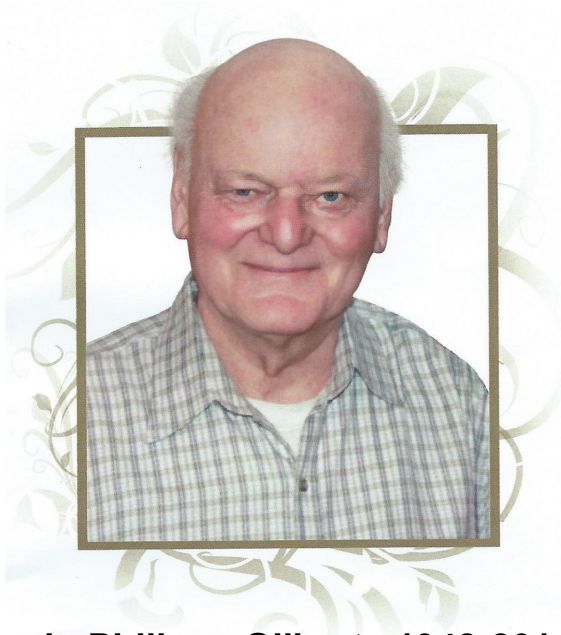
L'acte de mariage d'Étienne Gilbert et de Marguerite Thibault daté du 1^{er} mars 1683 (5) dans les registres de Neuville (la paroisse de St-Augustin n'étant pas encore fondée), nous donne l'âge (30 ans) d'Étienne, le nom de ses parents, feu Henry Gilbert et feu Renée May, de la paroisse d'Aunis, évêché de Poitiers. C'est le seul endroit où nous avons trouvé le nom de ses parents. Quant à son âge, 30 ans, il serait né en 1653. Son acte de décès enregistré à la paroisse de St-Augustin le 9 octobre 1714 (6), le dit décédé le huitième jour d'octobre âgé d'environ soixante ans, donc vers 1654. Quant au lieu de sa naissance, Aunés, év. de Poitiers, les généalogistes s'entendent pour Aulnay disant qu'en France, Aulnay se prononce Aunés. C'est d'ailleurs la prononciation donnée dans le Larousse. Les généalogistes René Jetté et Mgr Tanguay donnent Aulnay, arr. de Châtellerauld et Michel Langlois (7) dit évêché de Poitiers au Poitou qui se trouve à 270 kilomètres de Larochelle.



Certificat de mariage d'Étienne Gilbert et Marguerite Thibault, le 1^{er} mars 1683 à Pointe-aux-Trembles.

Références : (1) Rageot, 1675-12-21; (2) Fonds Archange Godbout #327 1960-01-204/22; (3) Contrat entre Paul Chalifour et l'intendant Jean Talon, le 19 janvier 1671.; (4) Les scieurs de long. Les métiers d'autrefois par Jeanne Pomerleau et L'ancêtre no 301; (5) Registre de Neuville, mariage 1683; (6) Registre des décès, St-Augustin; (7) Dictionnaire, Michel Langlois.

À suivre dans le prochain numéro.



Louis-Philippe Gilbert, 1942-2014

Louis-Philippe, Ti-Lou pour ses frères et sœurs, nous a quittés le 11 octobre 2014.

Il a été un des instigateurs de la remise en place du monument dédié à l'ancêtre Étienne Gilbert. Ce monument avait été érigé en 1946 à St-Augustin lors d'un grand rassemblement des familles Gilbert d'Amérique. Disparu peu après et retrouvé en 2012, il a été remis en place à l'été 2013.

Ti-Lou était le 5^e des 16 enfants de Marc Gilbert et Lucile Lacasse et descendait d'Étienne Gilbert.

Sa curiosité universelle l'a mené à des études en anthropologie à l'Université Laval, à de nombreux séjours chez les Amérindiens du Québec, en Amérique centrale et du Sud. De là, il a ramené la compagne de toute sa vie et mère de ses 3 enfants, Silvia.

Cette curiosité a été un ferment dans l'éducation de ses frères et sœurs plus jeunes.

L'étude des langues, notamment l'espagnol, était une de ses passions. Une autre passion était la généalogie, particulièrement celle de ses ancêtres Gilbert. C'est ce qui l'a amené à nouer des contacts avec d'autres descendants d'Étienne partageant la même passion, et, de là, la remise en place en 2013 du monument de 1946 et à la création de l'Association des familles Gilbert.

Salut, Ti-Lou, et merci pour tout...

Ton frère Yves

Louis-Philippe Gilbert était le vice-président de l'Association des familles Gilbert.

À Silvia, son épouse, Philippe-Alexandre, Christian-Raphaël et Stéphanie-Sophie, ses enfants, Yves et Denis, ses frères, et autres membres de la famille,

recevez nos plus sincères condoléances.

Entrevue avec Marie Gilbert

Par Olivier Bhérier-Vital

Quel est ton parcours d'artiste?

J'ai longtemps voulu être musicienne. J'ai étudié le violoncelle et le piano au Cégep de Drummondville. Malgré ma passion, le caractère immatériel de la musique a fini par gruger ma motivation pour pratiquer de longues heures tous les jours. Je désirais de plus en plus être en contact avec la matière. Je suis allée étudier les arts plastiques au Cégep du Vieux Montréal et j'ai ensuite poursuivi ma formation à l'Université Laval. J'y ai complété une maîtrise en arts visuels, centrée principalement sur la gravure, le dessin et la photographie.

Après l'université, je voulais prendre du recul face à tout ce que j'avais appris et faire mon propre chemin. L'écriture et les récits avaient toujours fait partie de mes œuvres. C'est tout naturellement que j'ai commencé à fabriquer, à publier et à diffuser mes livres par moi-même, en 2007. Depuis, l'écriture prend toujours de plus en plus de place dans ma création.

En 2009, j'ai eu envie de raconter mes histoires sur scène. J'y suis allée, un soir, dans un bar et, à ma grande surprise, tout le monde a arrêté de parler d'un coup pour m'écouter. C'est comme ça que j'ai commencé à pratiquer le métier de conteuse. Depuis, j'ai participé à plusieurs festivals au Québec et en France. En 2014, deux metteurs en scène de théâtre ont choisi un de mes textes pour monter leur pièce. C'est donc dans une grande surprise que je suis maintenant amenée à écrire pour le théâtre.

Pour moi, toutes ces passions se consolident pour servir mon esprit créateur. La musique, le dessin, la photo, le travail du papier, le livre, l'écriture et le conte me

permettent de voir la création sous un œil à multiples facettes. Je m'en rends bien compte au milieu d'une troupe de théâtre. Ces connaissances me permettent de porter plusieurs chapeaux.

Pourquoi aimes-tu être sur scène?

Enfant, c'était source d'un grand stress d'être sur scène, en concert. Il n'en était pas question. Aujourd'hui, j'adore monter sur scène et regarder les gens dans les yeux, leur parler, les faire rire, pleurer et voyager. Contrairement au livre qui ne me place pas face au lecteur, la scène m'offre le contact direct avec le spectateur. J'ai



Marie Gilbert durant son spectacle « Les mollets de ces chevaux-là »

accès à ses réactions en direct et je peux entrer en dialogue avec lui, en faisant varier mon énergie et mon rythme. Quand je suis sur scène, j'aime m'imaginer que je raconte mon histoire aux gens en m'adressant à eux, un à un, intimement. C'est un grand plaisir de partager mes poèmes, mes monologues ou mes contes.

Pourquoi aimes-tu écrire?

L'écriture permet beaucoup d'intimité et de lenteur autant pour l'auteur que pour le lecteur. On peut s'adresser au lecteur comme si on lui racontait un secret et celui-ci, peut relire certains passages, et prendre des pauses pour rêvasser au fil de la lecture. L'écriture me permet aussi de revenir sur mon texte afin de créer des mélodies avec les sons, par exemple, ou de jouer avec la construction visuelle des phrases.

Quelles sont tes inspirations lorsque tu écris?

Je reviens souvent au thème forestier : animaux, forêt, chasse, camp. J'aime particulièrement le vocabulaire relié aux animaux québécois, aux bûcherons et à la chasse. J'ai grandi très proche de la nature et l'univers du camp, du travail et des activités en forêt teintent fortement mon imaginaire. Cette thématique me permet d'utiliser des canadianismes ou des mots que nous n'utilisons parfois plus beaucoup ou qui appartiennent au jocal. Sinon, j'écris en m'inspirant de mon quotidien, mais je débouche très souvent sur un univers plus poétique que banal, où les choses sont magnifiées.

De quelle façon tes voyages alimentent-ils ta création?

Dans la vie de tous les jours, un détail suffit pour que j'invente une histoire ou un personnage. Alors, en voyage, les lieux, les gens, le vocabulaire et les péripéties du voyage viennent rapidement nourrir mon imaginaire. Je deviens comme une éponge et je laisse les atmosphères, les aventures et les gens me guider vers de nouveaux récits.

Quel est ton prochain projet de voyage?

Je suis invitée au nord de l'Islande, en juillet et août 2015. C'est un village de 500 personnes qui m'accueille pour un séjour de création. Il y aura 7 autres artistes en



Photos de Marie Gilbert prises durant son conte « Les Enneigés »

Qui ont été tes professeurs/eurs ou tes mentors les plus marquants?

J'ai connu une masse de professeurs. Ceux qui demeurent avec moi dans mon atelier m'ont partagé leur passion, leur désir d'émancipation, leur amour pour la création et l'esprit créateur. Ils m'ont inspiré confiance et liberté, afin que je sorte des balises pour oser créer avec plus d'ampleur. Certains ont exigé de moi une maîtrise technique très précise, pour ensuite m'inviter à me libérer de la technique. D'autres ont simplement vu en moi un potentiel que je ne voyais pas et m'ont incité à y aller. Les meilleurs ont été très exigeants, avec le regard vif et bienveillant. Parmi mes bons professeurs, je considère également mon désir d'apprendre en autodidacte et ma volonté de demeurer indépendante dans ma création et ma pensée.

même temps que moi. Nous habiterons dans 3 maisons et nous partagerons les espaces d'ateliers, mais chacun travaillera sur son propre projet. Je construirai des contes et des récits en m'inspirant de ce que la population locale viendra me raconter : souvenirs, anecdotes, questions, etc. J'utiliserai aussi la correspondance postale pour dialoguer avec un artiste du Québec par écrit et avec le dessin. J'aimerais profiter de ce séjour pour suivre des cours d'islandais à Reykjavik ou dans le village, puisque j'apprends cette langue fascinante à temps perdu depuis quelques années.

Où peut-on suivre tes projets?

Vous pouvez consulter mon blogue : mademoiselleries.blogspot.ca

Déjeuner-conférence

Par Charlotte Gilbert Delisle



Le déjeuner-conférence qui s'est tenu au restaurant Pacini, le 19 octobre dernier, a rassemblé quarante-cinq personnes. C'était la première activité de l'Association des Familles Gilbert.

Le premier conférencier, le Docteur André Gilbert, orthopédiste, nous a raconté la sa-



ga vécue par ses parents au moment du déclenchement de la Deuxième Guerre mondiale. Son père, le Docteur Paul Gilbert, est le fondateur du Centre hospitalier Paul Gilbert de Charny. Dans les années 30, il pratiquait la chirurgie

et des accouchements dans cet hôpital. C'était aussi un médecin qui s'occupait des cas de tuberculose très nombreux à cette époque.

En 1939, il apprend qu'un médecin français a découvert un médicament auquel les patients répondent très bien. On lui demande d'aller en France chercher ce médicament lui assurant qu'il n'y a aucun problème de sécurité. Malheureusement, il se retrouve dans ce pays au moment du déclenchement de la guerre 39-45. Au décès de sa mère, le Docteur André Gilbert a découvert des documents qui témoignent des difficultés rencontrées par son père pour rentrer au pays. Il nous raconte cette belle his-

toire qu'il a consignée dans un manuscrit qu'il a l'intention de publier sous peu.

Le deuxième conférencier, Monsieur Jules Garneau, un passionné d'histoire et de généalogie, nous a présenté un résumé de la vie de Pierre Gilbert, capitaine de vaisseau dont il est le descendant du côté maternel. Il lui a fallu beaucoup de recherches aux archives nationales pour découvrir ce personnage



qui fut capturé au moment de la guerre de la Conquête et fait prisonnier. Ensuite, on le retrouve à l'Isle-aux-Coudres où il s'établira avec sa famille. Des descendants de Pierre Gilbert ont quitté Charlevoix pour s'établir dans la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean à la recherche de bonnes terres qu'ils ne trouvaient plus dans Charlevoix. C'est ainsi que la mère de Monsieur Garneau vint rejoindre ses frères en 1915 à St-Prime où elle a travaillé comme institutrice.

Monsieur Jules Garneau relate l'histoire de Pierre Gilbert et de ses descendants dans un livre intitulé : *La descendance de Pierre Gilbert, Capitaine de vaisseau*.

Postes Canada
Numéro de convention 40069967 de la Poste-publication
Retourner les blocs adresses à l'adresse suivante :
Fédération des familles souches du Québec
C.P. 10090, Succ. Sainte-Foy, Québec (QC) G1V 4C6